Livraison 2me. 3e SÉRIE. Tome 3.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. H. BILLARD,** coin Chartres et Bienville,

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1887.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1887.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

CAMMA,
RÉCIT HISTORIQUE.

III.
LE MEURTRE.

Tandis qu'un indigne complot se tramait contre sa vie, Sinat se reposant sous sa tente, attendait tranquillement, en compagnie de Ducar, son écuyer et son ami, que l'heure du départ eût sonné. Le visage du jeune chef était rayonnant ! C'est qu'en effet, le bracelet de

Camma lui avait porté bonheur. Tout lui avait réussi à souhait, durant cette campagne. Avec une armée improvisée, il avait remporté victoire sur victoire. Demain, pensait-il, les Parthes vaincus, allaient être anéantis ou forcés de faire la paix. Par ses ordres, une seconde armée gauloise, tournant leurs positions, s'avançait pour les envelopper dans leur dernière retraite et le triomphe était certain, puisque c'était lui, Sinat, qui allait prendre le commandement de cette armée. Ainsi donc, un dernier combat à livrer, combat dont le résultat lui paraissait infaillible, et la guerre serait finie. Alors couvert de gloire, il reviendrait près de sa bien-aimée. A cette pensée, une joie délicieuse, mille fois plus douce que celle de la victoire, inondait tout son être, et son cœur venait battre avec force contre sa cuirasse d'airain. Au fond de son âme, il repassait ce doux poème d'amour qui s'était terminé par leur mariage. Puis ces délices de la vie intime, succédant aux tumultes des camps et aux orages du commandement, et ce bonheur ineffable de se sentir aimé, non pour sa puissance et ses richesses, mais pour lui, pour lui seul. Bonheur, hélas! si court, et qu'il ne devait plus revoir! Absorbé par sa tendre rêverie, il ne s'était pas aperçu de la marche du temps, quand son fidèle Ducar, le rappelant à lui, l'avertit que la nuit était venue et que Sinorix l'attendait. Sinat se leva aussitôt, mais avant de sortir il se rapprocha de Ducar et lui dit, à voix basse: "Si je suis tué, tu garderas mes armes, je te les lègue en souvenir de notre amitié; mais ce bracelet, tu le lui porteras, en lui disant que ma dernière pensée a été pour Elle." Puis, comme honteux de cette faiblesse, le Tétrarque souleva vivement la portière de sa tente et s'élança sur son cheval, en s'écriant: "En avant!"

La forêt avait déjà pris son aspect d'hiver; aspect,

triste le jour, lugubre la nuit. Un vent glacé soufflait sur cette nature en deuil, achevant de faire tomber les dernières feuilles mortes. Les grands chênes se tordaient en gémissant; les hauts peupliers se courbaient, avec de sinistres craquements; les ruisseaux de la montagne bondissaient en écumant sur leurs lits de roches, avec des allures de torrents, et leur bouillonnement, répercuté par l'écho, étouffé par le bruit du vent, semblait être les soupirs des morts, s'exhalant sur la terre des vivants! A chaque instant, un arbre ou une pierre, emporté par l'ouragan, roulait avec fracas au fond des précipices; d'épais nuages noirs enveloppaient ciel et terre de leurs épaisses ténèbres, et bientôt la nuit devint complètement opaque.

Quatre cavaliers, cependant, chevauchaient résolument dans un affreux sentier qui courait sur le flanc de la montagne, semblant se soucier fort peu du déchaînement des éléments. Sinat au contraire s'en réjouissait, songeant avec raison que plus la nuit serait obscure et plus il aurait de chance de rejoindre son armée, sans encombre. Ducar, vieux guerrier dévoué à son maître, partageait ses pensées. Sinorix et Coman, dans leur rage, remerciaient l'enfer qui leur venait en aide pour exécuter leur criminel dessein. Tous les quatre cependant étaient graves et silencieux, connaissant les dangers de leur audacieuse expédition. Ils avançaient avec précaution, la lance en arrêt, sondant de l'œil chaque buisson, écoutant toujours, s'ils n'entendaient pas derrière eux le cliquetis des armes et le galop des chevaux, s'attendant à tout instant à voir étinceler dans l'ombre les glaives de leurs ennemis. Sinorix avait eu le soin de se faire donner le commandement en second de l'armée qu'ils allaient rejoindre, il n'avait donc qu'à accomplir, sans faiblesse, le meurtre de son chef pour reconquérir

avec sa vengeance la gloire et l'autorité. Une chose l'inquiétait, c'était la difficulté de se tirer, avec un seul compagnon, des dangers du voyage ! Mais, malgré ses vices, Sinorix était intrépide ; quoiqu'il fût aveuglé par une haine injuste et une passion coupable, il était, par sa valeur, digne de commander ; aussi cette crainte ne pouvait longtemps l'arrêter. Profitant d'un endroit, où le chemin resserré entre une ligne de rochers et un torrent profond les obligeait à ne marcher qu'à la file, il fit signe à son complice, qui marchait devant lui, de se jeter sur Sinat. Celui-ci, traîtreusement frappé d'un coup mortel, laissa échapper les rênes et tomba de son cheval, en jetant un cri terrible. A ce cri de colère et de vengeance, Ducar qui ouvrait la marche, se retourna ; quoiqu'il ne pût, à cause de l'obscurité, distinguer les détails de l'horrible scène, avec cette intuition que donne le dévouement, il comprit que l'on assassinait son maître et voulut s'élancer à son secours. Mais les deux assassins ne lui en donnèrent pas le temps ; passant sur le cadavre sanglant de leur malheureuse victime, ils se ruèrent sur lui. Une lutte atroce s'engagea dans cet étroit espace ; ne pouvant manœuvrer son cheval, ni faire usage de sa lance, Ducar mit pied à terre et dégaîna son sabre. Sachant qu'il avait affaire à deux redoutables guerriers, il était résolu, s'il ne pouvait leur échapper, à périr du moins en vengeant son maître. Profitant d'un instant favorable, il se jeta sur Coman et lui plongea son glaive dans le cœur ; mais au même instant Sinorix, par une brusque attaque, le précipita dans les flots ; l'eau bouillonna et vint battre la rive avec fracas, puis se calma peu à peu et reprit son cours naturel ; rien ne remontait à la surface, tout était fini, bien fini. Convaincu de la mort de Ducar, Sinorix alors se retourna vers les deux cadavres qui gisaient à ses

pieds, pour s'assurer du succès de son crime ; il ne fallut pas longtemps, à l'œil exercé du Tétrarque, pour reconnaître que la sinistre besogne était accomplie ; tous deux avaient cessé de vivre. Alors une joie féroce se peignit sur ses traits, un éclair de triomphe brilla dans son regard : personne n'oserait soupçonner le meurtre, puisque lui seul connaissait le meurtrier.

Au point du jour, les deux armées gauloises tombant à l'improviste sur l'ennemi, remportèrent une éclatante victoire, qui terminait virtuellement la guerre. Sinorix était le héros de la journée ; à travers mille dangers, disait-on, il était arrivé à temps pour ordonner l'attaque et sa valeur avait fait le reste. Mais tandisque ses compagnons d'armes l'entouraient pour le féliciter, Sinorix, avec une sensibilité qui ne lui était pas habituelle, déclara que sa gloire lui serait cruelle, tant qu'on n'aurait pas rendu les honneurs de la sépulture au corps de son infortuné cousin et des deux braves qui avaient succombé avec lui dans leur périlleuse expédition. Plusieurs chefs, aussitôt s'offrirent de le suivre, s'il voulait les conduire au lieu de leur combat. Il eut cet affreux courage d'aller contempler une dernière fois le cadavre de l'homme que lui-même avait précipité dans la tombe. Mais une ombre passa sur son visage, quand il s'aperçut que les armes de Sinat et surtout son bracelet, qu'il se proposait de remettre hypocritement à Camma, avaient disparu. Il fit faire les plus minutieuses recherches dans les broussailles environnantes, mais comme on ne trouva rien, on finit par conclure que quelque pillard ennemi avait dû le dépouiler.

IV.

LA COUPE.

Parmi les temples de l'Asie, aucun n'égalait, à cette époque, en splendeur et en célébrité, celui de Diane Ancyrienne. Quand les hordes gauloises envahirent les riches plaines de la Troade et de l'Ionie, elles apportèrent avec elles le culte de Teutatés et les mystères du druidisme. Mais plus tard, quand ces farouches guerriers s'amollirent, sous le double effort de la civilisation grecque et du beau ciel de l'Orient et formèrent la nation Galate, par un phénomène fréquent dans l'histoire, ils adoptèrent la religion des peuples qu'ils avaient soumis à leur domination. Toutefois, le polythéisme Olympien, avec ses burlesques cérémonies, ne pouvait plaire à ces âmes ardentes, à ces esprits subtils mais incrédules et railleurs. Le culte de Diane avec ses bizarres transformations devait subjuguer leur imagination, avide de merveilleux. Ils l'adoptèrent, et laissant les Phrygiens adorer la pierre noire, qui représentait Agdistis (9), les Galates vinrent en foule se prosterner au pied de l'idole qu'ils invoquaient dans les cieux sous le nom de Phœbé, sœur du Soleil, déesse de la nuit, protectrice des amants; sur la terre, sous celui de Diane, favorable aux chasseurs ; aux enfers, sous le nom redouté d'Hécate, vengeresse des crimes impunis... De nombreux temples furent érigés en son honneur; mais la réputation de celui d'Ancyre éclipsa bientôt tous les autres. Son grand prêtre, ayant rang de pontife suprême et de chef du collége des oracles. Une immense influence était attachée à cette charge, l'une des plus hautes de la nation. De grandes richesses, dons de la piété des chefs, ou tribut

(9) Agdistis — C'est le nom sous lequel les Phrygiens adoraient Cybèle.

des peuples vaincus, s'amassèrent dans ce temple et achevèrent de le rendre la merveille de l'Asie.

Trois mois après la tragédie de la forêt Persane, une foule nombreuse et choisie, la fleur de la noblesse Galate, se pressait dans l'enceinte du temple pour assister au mariage de Sinorix et de Camma. Suivant un antique usage, des Princes de la tribu Tectosage, tous les personnages marquants dans l'Etat, prêtres, guerriers, seigneurs et magistrats avaient été invités par les deux fiancés à la fois à assister à leur union. Tous, sans exception, s'étaient empressés de répondre à un appel aussi flatteur, car la cérémonie promettait d'être des plus imposantes. Sinorix, vainqueur des Parthes, Tétrarque des Trocmes, puissant entre les riches par sa fortune territoriale, achevait de devenir par son mariage avec l'héritière de Sinat, sinon le véritable souverain de la Galatie, au moins le roi de ses chefs. La jeunesse de Camma, sa beauté devenue célèbre, sa dignité de Prêtresse, sa courte union avec Sinat, la fin tragique de ce premier époux que l'on croyait glorieusement mort au champ d'honneur, n'attiraient pas moins la curiosité. Beaucoup des Seigneurs présents avaient assisté, un an auparavant, jour pour jour à ce premier mariage ; quelques-uns d'entr'eux connaissaient les détails romanesques de cette union, l'ardente passion de Sinat, l'éternel amour juré par Camma, tout bas ils se disaient que la belle Gauloise avait bien vite oublié ses tendres serments et que le jour était singulièrement choisi pour rallumer le flambeau de l'hymen. Les plus fougueux parmi les frères d'armes de Sinat, accusaient dans leurs cœurs l'inconstance des femmes et la légèreté de la multitude si prompte à oublier celui qui était mort pour elle et à encenser son rival plus heureux. Mais tous se taisaient, réservant pour plus tard l'expression de leurs

sentiments, car la solennité de l'attente et surtout la majesté du lieu les remplissaient de respect.

Debout près de l'autel, chamarré d'or, étincelant de pierreries, Sinorix, sombre et inquiet, attendait sa fiancée. Une cruelle angoise étreignait le cœur de ce mortel tant envié ! Dans son impatience il comptait les minutes, craignant toujours qu'au dernier moment un incident imprévu ne vînt lui ravir le prix de son crime !.... Mais non, c'était impossible ! .... Camma, il est vrai, l'avait accepté d'une manière bien étrange et bien soudaine, et refusait obstinément de le voir avant la consécration du mariage. Mais ce n'était là qu'un caprice de femme... Quant à son amour ponr le mort, Sinorix, l'homme aux passions violentes, mais éphémères, ne s'en souciait guère ; et d'ailleurs, que pouvait-il craindre ? Il l'avait vu enterrer de ses yeux. Coman, son misérable assassin, était enseveli dans la même tombe, dispensant ainsi son complice de toute reconnaissance et lui assurant le silence du cercueil. Quant à Ducar ? Le torrent n'avait pas même vomi son cadavre ! Du reste, toute crainte était chimérique. Il la voyait s'avancer, celle qui l'avait écrasé de son mépris ! Et dans quelques instants, elle allait lui appartenir.

En effet, Camma conduite par le grand prêtre, venait de pénétrer dans le sanctuaire. Jamais sa radieuse beauté n'avait resplendi d'un plus vif éclat ! Ce n'était plus toute fois, l'heureuse et candide enfant du jardin de l'Halys, son doux visage ne portait aucune trace d'émotion ni de larmes ; mais il avait pris la pâleur et la rigidité du marbre. Une ligne dure remplaçait l'angélique sourire de ses lèvres roses, et ses noires prunelles brillaient d'un éclat fiévreux sous ses longs cils abaissés. A sa vue, un long murmure d'admiration éclata sous les voûtes sonores du temple et Sinorix, délirant de joie, vint s'agenouiller

près d'elle, maudissant à part lui les longueurs de la cérémonie. Quand le sacrifice fut terminé, le grand Prêtre, s'avançant vers les fiancés, leur présenta la coupe qu'ils devaient épuiser ensemble et briser ensuite pour être unis à jamais...... Camma but la première et la tendit à Sinorix. D'un trait, celui-ci la vida et la brisant avec violence il voulut saisir la main de sa femme pour l'entraîner. Alors une expression de triomphe illumina les traits de celle-ci, et d'une voix lente et grave prononça ces terribles paroles que l'histoire a conservées : "Assassin de Sinat, dis à tes esclaves de préparer un " linceul et une tombe, car voilà la couche nuptiale que " je t'ai réservée ! Cette coupe, dans laquelle tu as eu " l'insolente audace de tremper tes lèvres, était empoi-" sonnée. Mon époux est vengé ! ! !" Un frisson de mort courut dans l'assemblée ; mais Sinorix, se sentant perdu, étouffant de rage à cette pensée, s'écria avec fureur : "Où sont les preuves du meurtre dont vous m'accusez ?" Les preuves, reprit Camma, regarde ce bracelet ? C'est celui que j'ai donné à Sinat le jour de son départ, c'est celui qu'il portait quant il est tombé sous tes coups infâmes ! Et d'ailleurs, le témoin de ton crime est ici. Tandis qu'elle parlait, un homme portant le costume et l'armure des soldats Gaulois, écartait la foule des prêtres et venait se placer devant Sinorix.—Ducar, s'écria-t-il, éperdu, croyant sentir la terre trembler sous ses pas ! !—Oui, Ducar, répondit le soldat, que les Dieux pour ton châtiment ont arraché à l'humide tombeau, où tu le croyais enseveli à jamais ! Ducar, échappé à la mort pour venger son maître, car ce glaive, ajouta-t-il en tirant son épée, est celui qu'il m'a légué.—Arrêtez, s'écria Camma, s'adressant à Ducar et aux Seigneurs gaulois qui, le sabre en main, s'élançaient sur Sinorix. Un lâche assassin ne mérite pas de tomber sous les coups

de valeureux guerriers ! Sa mort est certaine, qu'il soit maudit jusque dans son cercueil ! ! ! Alors, Ducar, se tournant vers les Gaulois qui l'entouraient, raconta le lugubre drame qui avait coûté la vie à Sinat et à Coman ; il raconta, par quel miracle, lui-même avait été sauvé ; comment il avait échappé aux recherches de son assassin, et comment Camma, se réservant la vengeance pour elle seule, lui avait fait jurer de se taire, jusqu'au jour de son mariage. Sinorix ne l'entendait plus. Adossé à une colonne, il demeurait comme foudroyé ! Ses yeux erraient dans le vague, une écume sanglante colorait ses lèvres ; la violence du poison activée par les révélations de Camma et l'apparition de Ducar, ne lui laissait plus que quelques moments à vivre. Jeté hors du Temple par les ordres du grand prêtre, repoussé par ses amis, insulté par ses esclaves, il expira en blasphémant ! ! ....

Trois heures après lui, Camma mourut au pied de la statue de Diane, heureuse et calme dans ses souffrances, souriant à travers les ombres de la mort, à l'époux adoré, qu'elle allait rejoindre. Pleurée de toute sa nation, elle fut, selon son désir, ensevelie par Ducar à la place même où Sinat lui avait donné son dernier baiser d'adieu.

GUSTAVE DAUSSIN.

Séance du 10 Décembre 1886.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures, M. le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la séance du 26 est lu et adopté.

Sur proposition faite par M. le secrétaire perpétuel,

M. Blanchet, secrétaire de la province de Québec, est élu membre correspondant.

A cause des fêtes de la Noël et du premier de l'an, l'Assemblée s'ajourne jusqu'au second vendredi de janvier 1887.

Le Comité de rédaction se réunira le 14 décembre.

Séance du 28 Janvier 1887.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures M. le Président ouvre la séance. Le procès-verbal de la séance du 10 décembre est lu et adopté.

MM. Peytavin et Rouen pensent qu'ils auront quelque-chose à lire à la prochaine réunion.

M. le Dr. Alfred Mercier lit un petit travail dans lequel il essaie de donner une idée exacte de l'état mental d'Hamlet.

L'Assemblée avait à s'occuper de la formation de son Bureau pour l'année 1887. Sont élus :

Président, M. le Général Beauregard ; premier Vice-Président, M. Alcée Fortier ; second Vice-Président, Dr. J. J. Castellanos ; premier Sous-Secrétaire, M. Jno. L. Peytavin ; second Sous-Secrétaire, M. Bussière Rouen.

M. le Dr. Dell'Orto fait sous ce titre — LA PETITE KRAO—la communication suivante :

LA PETITE KRAO.

A notre dernière réunion, j'ai lu la traduction d'un article dans lequel M. Michele Lessona, un des naturalistes distingués de l'Italie, parle d'un groupe vu par lui à l'Exposition de Turin, représentant un gorille terrassant un nègre et portant cette inscription : *Il gorilla è*

affine all'uomo? le gorille est-il parent de l'homme? — Ce soir je vais vous faire part d'un article qui semble répondre à cette question; il est extrait, non d'une publication scientifique, mais d'un journal de Gênes; je vous le donne tel qu'il est, sans assumer aucune responsabilité. L'auteur dit qu'il a vu, lui aussi, ce très-curieux échantillon d'une race intermédiaire entre le singe et l'homme. Sur l'invitation du Dr. Shelly, tuteur de la jeune Krao, il s'est rendu à la salle Sivori, pour entendre la conférence dont l'objet était de faire connaître cette fillette de douze ans, conférence à laquelle assistaient des hommes de science, des médecins et des membres de la presse.

La conformation physique de Krao présente des caractères simiens passablement prononcés. Le système pileux chez elle, de même que chez le singe, est très-développé et abondant, surtout sur les bras, les jambes, le dos et la face. Une véritable barbe garnit ses joues, son nez, ses lèvres et particulièrement le front. Ce poil du visage croît avec les années, de sorte qu'à l'âge adulte il couvrira tout le visage de Krao, comme cela se voit chez sa mère, à tel point qu'on ne pourra plus distinguer ses traits.

Les membres inférieurs sont courts, les bras longs, fléchissables dans des sens opposés, et, quand ils se croisent sur la poitrine, les mains se joignent sur la nuque. Les articulations de la main n'ont point d'arrêt; les doigts peuvent être courbés en arrière comme en avant, de façon que les ongles vont s'appuyer sur le dos de la main.

Particularité curieuse: le pouce existe, mais n'est d'aucun service, toute la force, comme chez les singes, se localisant dans les autres doigts. Le nez est plat, sans cartilages comme les oreilles. La bouche est essen-

tiellement simienne, les lèvres sont épaisses, mal dessinées; la mâchoire supérieure est extrêmement développée; les dents sont saines, fortes, séparées les unes des autres par des excroissances charnues. Comme les singes, la petite Krao peut conserver des aliments dans le creux de ses joues. Son intelligence est celle des enfants de son âge. Elle possède bien l'anglais, et dit quelques mots d'allemand et de français. Elle a treize côtes de chaque côté, et offre d'ailleurs toutes les conditions anatomiques qu'on observe chez le chimpanzé et le gorille. Quoique Krao ait le teint foncé et une grosse tête bestiale, elle excite la sympathie, grâce à la douceur et à la mobilité de ses grands yeux noirs. Elle porte un vêtement de soie de différentes couleurs, des bracelets et un collier de grosses perles. Ses cheveux sont longs et luisants. Elle s'arrange avec une certaine coquetterie, met une grande complaisance à se laisser examiner, et, quoiqu'elle souffre évidemment du froid, elle montre ses bras, ses jambes et son cou.

Le Dr. Shelly donne, en langue française, toutes les informations qui concernent la personne de Krao et le pays où elle est née.

Les Krao Monielko, population à laquelle appartient la petite Krao, habitent le district de Mayoux Gui à l'est du Laos siamois. Sauvages et nomades, ils vivent dans les bois, sans lois, sans chefs, sans religion, ignorant ce que l'on entend par le mariage, d'ailleurs monogames. Ils sont frugivores et vivent sur les arbres; leur constitution est très-robuste; ils n'ont point de maladies héréditaires. On peut dire que ce sont les survivants d'une race primitive non point dégénérée mais arrêtée dans son développement.

En résumé, Krao est un phénomène vivant des plus intéressants, attendu que, selon le jugement de certaines

personnes, la race d'où elle sort est la plus belle preuve que l'on ait à l'appui de la doctrine de Darwin.

Le Dr. Shelly, pour compléter et confirmer sa docte conférence, a montré des photographies représentant les parents de Krao, et Krao elle-même à différentes époques de sa vie.

M. le Président annonce que les conférences qu'il doit faire à l'Université Tulane, commenceront mercredi prochain : il parlera successivement de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny et d'Alfred de Musset.

M. le Dr. Alfred Mercier : —

HAMLET : SON ÉTAT MENTAL.

La presse parisienne s'est beaucoup occupée, récemment, de la représentation, au "Théâtre Francais," d'*Hamlet* traduit en vers par Alexandre Dumas (père) et M. Paul Meurice. La célèbre tragédie, habillée à la française, parut d'abord au "Théâtre Historique," en 1847, ensuite à la "Gaîté." Cette traduction, ou plutôt imitation, reprise et rectifiée par le collaborateur survivant, n'a pas obtenu le succès que la Direction en espérait. Cela n'a rien qui doive nous étonner : Shakspeare écrivait pour un peuple foncièrement différent du Français, et à une époque où le goût du public exigeait, dans le dialogue, des assaisonnements qui choquent la délicatesse des mœurs de notre siècle. *Old merry England* aimait le sel des grosses plaisanteries, et son poète ne se fait pas faute de lui en servir ; ce qui ne l'empêche pas de lancer des traits d'esprit d'une extrême finesse. Chez lui le comique coudoie souvent le tragique ; il joue non seulement sur les divers sens des mots, mais même sur leur simple assonance. Alors, dans beaucoup de cas, il

devient absolument intraduisible en français; une foule de ses saillies restent perdues pour des oreilles parisiennes. Ceci soit dit en passant; le but principal que nous nous proposons est de chercher à élucider certains côtés de ce personnage si complexe d'Hamlet, sur lesquels la critique n'a pas fixé son attention, du moins à notre connaissance.

On lit dans un des comptes rendus de la représentation: "Depuis le temps que j'ai noué première connaissance avec le nuageux Hamlet, on m'a déjà fait voir dans ce jeune prince un fou à lier, un peureux à qui l'apparition du revenant a brouillé la cervelle, puis un aliéné par intermittence, qui raisonne avec toutes les apparences du bon sens quand sa vengeance le guide, quand il s'indigne contre sa mère, quand il rengaine son épée pour ne pas tuer le roi assassin au milieu de sa prière, mais qui est en proie à des accès furieux quand il insulte Ophélie ou pourfend Polonius. D'après d'autres commentateurs, Hamlet feint la folie."

Mais oui, tout cela se constate dans le personnage en question, sauf la peur. Ce n'est pas la vue du spectre de son père, qui, en le frappant d'épouvante, brouille sa cervelle, mais bien l'horrible vérité qu'il lui révèle. Sa raison a déjà été fortement ébranlée, quand, à son retour en Danemark, il trouve sa mère remariée après moins de deux mois de veuvage, et oubliant, dans les fêtes et les plaisirs, le roi qui l'aimait si tendrement et méritait, à tant de titres, d'être plus longuement pleuré. La sécheresse de cœur de la reine, sa noire ingratitude, sa cynique frivolité, voilà ce qui porte à l'esprit du jeune prince le coup initial; c'est à partir de ce moment que s'ouvre la blessure fatale dont il ne guérira jamais. La douleur qu'il en éprouve, et le bouleversement qui s'opère dans ses idées, le jettent dans un désespoir dont il se délivre-

rait par le suicide, s'il pouvait, sans commettre un sacrilége, sortir volontairement de cette vie désormais maudite et haïssable. En qui et à quoi un jeune homme confiant, loyal, aimant, expansif, peut-il croire quand il ne croit plus en sa mère, et que le mépris a remplacé son respect pour elle ? C'est là qu'est la cause première de la folie d'Hamlet ; la découverte du crime de Claudius complète son désenchantement, achève la ruine de ses notions morales, donne le coup de grâce à l'équilibre chancelant de ses facultés affectives et intellectuelles. Atteint d'un délire intermittent, il va parler et agir tantôt en homme de cœur et de haute intelligence, tantôt en malade furieux et aveugle. Dans ses moments lucides, il pourra bien entreprendre de feindre la folie ; mais quand il en viendra à l'exécution de son projet, il dépassera les bornes de son rôle, pour tomber, sans qu'il s'en aperçoive, dans le chaos de la véritable aberration mentale. Quand il n'y aurait, pour le prouver, que son attitude envers Ophélie, elle suffirait : un prince réputé pour la douceur de son caractère et l'exquise urbanité de ses manières, qui traite avec une pareille brutalité la jeune fille qu'il aime, a évidemment perdu le sens moral. Il ne manifeste pas même une ombre de regret, après avoir tué Polonius ; il n'a pas un mot de sympathie ou de compassion pour celle dont il fait une orpheline ; décidément il n'est plus Hamlet, le jeune prince aimé du peuple, estimé des grands, le digne fils du feu roi ; c'est un malheureux qui n'a plus ni cœur ni tête.

Au temps de Shakspeare, les maladies de l'esprit n'étaient pas classifiées comme elles le sont aujourd'hui ; il en résulte qu'en traçant le personnage d'Hamlet, il confond le vrai avec le faux. Au commencement du drame, il accepte la croyance aux revenants. Deux officiers de garde ont vu passer le fantôme de l'ex-roi ; ils

en parlent à Horatio. Celui-ci, homme d'esprit et de quelque savoir, les raille d'abord, leur disant qu'ils ont pris une vision de leur imagination pour la réalité. Mais le spectre lui étant apparu, à lui aussi, il évoque des faits, prétendus historiques, pour prouver qu'il y a des morts qui reviennent. Il court annoncer la terrible nouvelle à Hamlet. La nuit venue, ils sont sur la terrasse du château d'Elseneur : le fantôme s'avance, fait signe à Hamlet de le suivre dans un endroit écarté, et là l'initie aux détails du meurtre dont il a été la victime. Horatio et Marcellus rejoignent Hamlet. Le spectre a disparu ; mais ils entendent sa voix, qui, de dessous terre, leur commande de prêter le serment qu'Hamlet exige pour s'assurer leur discrétion. Ici, l'on est en plein dans l'irréel ; mais, au point de vue de l'art, le fantastique manié avec habileté fournit un puissant moyen d'agir sur le spectateur, et on ne doit pas contester au dramaturge le droit de l'employer.

Au troisième acte, lorsqu'Hamlet, seul avec sa mère, l'accable de reproches, son père lui apparait de nouveau et lui parle. En vain la reine, sur les instances pressantes de son fils, regarde autour d'elle et écoute ; elle ne voit et n'entend que lui. Elle s'efforce de le calmer, et de lui faire comprendre qu'il est la dupe de son délire ; il s'étonne, s'indigne, ne pardonne pas à sa mère de ne pas voir ce qu'il voit, de ne pas entendre la voix qu'il entend ; il soutiendrait, dût-il contredire le témoignage de tous les habitants du royaume, que son père est là et lui parle.

Dans cette scène éminemment dramatique, Shakspeare est l'interprète exact de la vérité : Hamlet est en proie à une double hallucination de la vue et de l'ouïe ; il est incontestablement fou.

Il y a deux sortes d'hallucinations, les conscientes et

lés inconscientes. Une personne saine de corps et d'esprit, peut, à la suite de veilles répétées, de jeûnes prolongés, de travaux intellectuels excessifs, voir des figures, entendre des voix, percevoir des contacts, des odeurs et des saveurs purement imaginaires ; mais elle estime ces illusions ce qu'elles valent, et ne s'en inquiète pas, sachant bien que le repos et la reprise de son train ordinaire de vie, suffiront pour les dissiper. L'halluciné inconscient prend ses fausses sensations au sérieux ; il est comme quelqu'un, qui, au sortir d'une nuit agitée des visions les plus incohérentes, continuerait de rêver, et verrait, à la même lumière, les êtres de la vie réelle et les vaines images du sommeil. Ce dernier cas est celui d'Hamlet.

Les quelques observations qui précèdent, ne portent pas la plus légère atteinte à l'œuvre de Shakspeare ; sa tragédie d'Hamlet restera toujours ce qu'elle a été jusqu'à présent, un des plus beaux monuments de la littérature anglaise, une conception grandiose, une vivante analyse du cœur et de l'esprit d'un jeune homme aux prises avec une tempête morale qui ne tarde pas à le précipiter dans l'abîme de la folie.

Alfred Mercier.

M. Bussière Rouen : —

RAYON DE SOLEIL.

(NOUVELLE.)

Le petit village de * * * est très-pittoresque ; vu de loin, on dirait un sillon au milieu des champs cultivés, car il a été bâti en longueur et ne possède qu'une grande rue sur laquelle sont rangées des maisonnettes propres, de vrais nids rustiques. Chaque habitation a son verger et ses terrains en pleine culture et tout le monde est

content, car, ce qui a été acquis, l'a été avec l'aide de bras vigoureux et infatigables.

Mais laissons de côté le joli village, et, suivant la route pendant à peu près un kilomètre, nous nous trouverons en face d'une construction assez grande qui a dû appartenir à toutes les époques et qui par son apparence singulière attire tout de suite l'attention de l'étranger. Cette maison a été une auberge, à en juger par l'enseigne presque effacée qu'on peut voir au-dessus de l'entrée principale laquelle porte ces mots :

AU RAYON DE SOLEIL.

Mais l'auberge a fait place à une résidence dont les propriétaires doivent jouir d'une certaine aisance.

Voyons donc ce qui se passe à l'intérieur un certain soir de mai.

Dans une chambre assez spacieuse se trouve réunie la famille du père Jean, un brave homme à l'air intelligent et bon, un vrai campagnard qui a toutes les bonnes qualités du paysan sans en avoir les défauts ; très-grand mais un peu voûté, il est un peu vieux pour travailler, mais il passe généralement son temps à entretenir la maison et à jouer avec ses petits enfants, pendant que son fils travaille aux champs.

Le fils vient d'entrer avec sa femme ; lui aussi a l'air bon ; c'est un garçon d'une quarantaine d'années et sa femme est une grosse paysanne active qui aime bien ses marmots, comme elle appelle ses enfants.

Ils s'asseient tous, et comme tous les soirs, on cause de choses et d'autres et dans un coin les marmots s'amusent à leur façon, c'est-à-dire en faisant assez de bruit.

L'aîné des enfants, un garçon d'une douzaine d'années se lève tout à coup et vient réclamer de son grand-père un de ces contes qu'il sait si bien dire.

Mon cher enfant, répond le vieux ; j'ai épuisé ma petite

collection ; poutant je connais une histoire que je vais vous dire et que je ne vous ai jamais racontée auparavant, c'est celle du rayon de Soleil ; et le vieux s'allongea dans son grand fauteuil, alluma sa vieille pipe et commença :

***

Il y avait une fois, tout près d'ici, dans une maison que vous connaissez tous, un homme qui demeurait seul avec sa fille. Il était toujours triste et jamais un sourire n'avait effleuré ses lèvres depuis bien des années. Il avait perdu sa femme quelque temps après la naissance de sa fille et cette perte lui avait presque enlevé la raison. Plus les années s'écoulaient, plus la tristesse s'emparait de lui, et malgré les instances de sa fille il ne sortait plus ; au contraire, il s'enfermait dans sa grande chambre, lugubre comme lui-même, en prétendant que la lumière lui faisait mal, manie incompréhensible, et n'en sortait qu'à de rares intervalles pour prendre l'air dans son jardinet.

Comme vous le voyez, c'était une vie bien monotone que menait la jeune fille. Agée à peine de dix-huit ans, une belle enfant blonde comme les blés des champs, elle était plus sérieuse que ne le sont généralement les personnes de son âge.

La pauvre enfant cherchait par tous les moyens imaginables à égayer son père, à chasser cette obsession qui s'emparait de lui, mais ses efforts ne furent pas récompensés.

Cette folie de la solitude acquit un tel degré d'intensité chez cet homme étrange, que, pour empêcher toute lumière de pénétrer dans sa chambre, il prit la résolution de faire fermer à moitié les deux seules fenêtres qui s'y trouvaient et envoya chercher par sa fille le charpentier du village qui arriva en toute hâte, curieux de voir de

près cet être qui faisait les frais de la conversation de presque tout le monde des environs.

Le charpentier était jeune et Mlle Marguerite était jolie, et tout étonné lui-même de cet effet, pourtant bien naturel, le jeune homme regardait bien souvent du côté où brillaient deux grands yeux, lesquels ne se baissaient pas trop.

Le travail fut long, comme vous le pensez bien, et c'est avec regret qu'il fallut se séparer. Aussi, quelle fut la joie du jeune ouvrier quand peu de temps après il fut rappelé. C'était pour refaire son travail qui avait été détruit, par qui, personne ne le sut alors. Il répara les dommages de son mieux, ne comprenant plus rien à ce manége inexplicable, et il acquit bien vite la conviction que le propriétaire du logis était tout-à-fait fou.

Il fut appelé une troisième fois pour la même besogne et tremblant de peur, il se rendit chez la belle demoiselle, croyant aller chez le diable.

Il fut reçu par une bordée d'invectives de la part du fou, et cette fois l'ouvrage fut rapidement terminé et le charpentier s'en alla tout honteux, comme s'il avait mal agi, après avoir salué bien humblement la jeune fille rougissante et confuse. Son cerveau se mit à créer mille conjectures, les unes plus impossibles que les autres; heureusement, de temps en temps, sa pensée se reportait sur la jeune fille, il se rappelait sa jolie figure, et, ce souvenir charmant effaçait l'ennui que lui avait causé son travail détruit par une personne inconnue. Il est vrai qu'il avait causé au village, mais il ne se connaissait pas d'ennemis.

A quoi donc attribuer tout cela?

La mort vint, peu de temps après, mettre un terme à l'existence impossible que menait le père de la pauvre Marguerite.

Quand on est amoureux, on est souvent malheureux; c'est-à-dire que le jeune ouvrier construisait nombre de châteaux en Espagne qui s'écroulaient les uns après les autres; et puis l'amoureux, en pensant à sa bien-aimée, se disait qu'elle était toute seule dans la grande maison de son père et éloignée de tout secours. Ne fallait-il pas la protéger, elle si douce et si bonne? n'avait-il pas son métier et des économies? pourquoi donc ne pas mettre fin tout de suite à ses inquiétudes? Il résolut d'épouser Marguerite, mais pour cela il fallait faire la demande, il fallait être agréé, il fallait avoir le courage de lui parler de ses projets, et il lui semblait que ce courage lui manquerait; mais, il était amoureux, aussi amoureux qu'on puisse l'être, et vous l'apprendrez plus tard mes enfants, contre la force de l'amour, la résistance est impossible, et tout doit se soumettre à cette puissance délicieuse. Aussi notre homme se dit, comme Henri IV se l'était dit il y a bien longtemps: "Avance donc, poltron." Et il avança, il avança si bien qu'en moins de trois mois la cérémonie du mariage se célébrait dans l'église du village en présence de tous les amis du jeune homme.

La jeune fille, elle, n'avait pas d'amis, son père n'en ayant jamais eu ou les ayant mis de côté.

***

Pendant la durée du premier quartier de la lune de miel, les mariés causent toujours beaucoup, et ils parlent souvent des impressions qu'ils ont ressenties mutuellement avant le mariage. Ce sont des riens insignifiants, vous disent les sceptiques; mais, ces riens insignifiants composent l'histoire gracieuse et unique de l'amour, écrite pour ainsi dire par lui-même, l'histoire de cet amour pur et exempt de tout drame que ressentent

les gens simples et bons, registres charmants qui s'agrandiront à mesure que le monde ira et dans lesquels tout être humain serait heureux de laisser son nom.

Nos deux amis suivaient la règle commune et leur bavardage allait bon train ; tout était rappelé et raconté, rien n'était oublié.

Un jour qu'ils causaient de la sorte, la jeune femme déclara qu'elle avait à avouer un crime épouvantable mais excusable, et, sans donner à son mari le temps de s'épouvanter, elle lui dit :

Mon bon Jean, ces malheureuses planches que tu as reposées trois fois, étaient arrachées par moi afin de te revoir quand tu viendrais les reposer. Je demande pardon à mon père du tour que je lui ai joué, mais maintenant qu'il nous voit heureux, je suis sûre qu'il nous bénit.

Cette confession fut accueillie par un bon baiser qui effaça les pleurs que la fille versait en pensant au père.

Avec les économies, le couple heureux transforma la maison en auberge ; on arracha les dernières planches posées par Jean, et la lumière du dehors vint éclairer les joies intimes du ménage. Les affaires allèrent bien et des terres furent achetées, et l'auberge fit place à une ferme.

Comme vous le voyez, mes chers enfants, l'astre du jour qui importunait le père de Marguerite fut la cause du bonheur de deux cœurs qui s'aiment encore. Rappelez-vous tous et toujours l'histoire que votre grand-papa vient de vous raconter, car c'est l'histoire de sa vie et de celle de votre grand'mère ; rappelez-vous aussi, comme morale à ce récit, que, quand on tâche de bien faire et qu'on n'a rien à se reprocher, on ne doit jamais avoir peur d'un rayon de soleil.

Ne vous étonnez donc pas si vous me voyez souvent

regarder du côté où, en se couchant, le soleil teint l'horizon de sa pourpre splendide, car avant de vous quitter tous pour toujours, j'éprouve une grande joie, ne connaissant pas le lendemain, à venir saluer mon vieux compagnon et porte-bonheur.

BUS. ROUEN.

ALBERT DUFONT,
NOUVELLE LOUISIANAISE.

PAR JNO. L. PEYTAVIN, A. M.

CHAPITRE IX.

(Suite.)

AL.—L'état tout entier, quoique d'une conformation uniforme, présente un aspect si varié.

AR.—Sans nul doute, mon cher, vois donc ses grandes rivières, ses bayoux, ses ruisseaux où Lamartine eût aimé à s'arrêter et pleurer, ses forêts vierges où Victor Hugo eût cueilli plus d'une feuille d'automne, ses lacs à la surface de glace sur les bords desquels Longfellow eût pris plaisir à suivre jusqu'à perte de vue les ondulations produites par le *canoe* indien.

AL.—Et le liard qui brise son faîte à toucher les nues, et le saule pleureur qui semble gémir......

AR.—Ah oui ! mon cher, tu fais gémir le pauvre saule sans cause, il ne te saura pas gré de cela.

AL.—Eh bien, puisque tu le veux bien, il pleure ses frères qui ont tombé sous la hache des premiers colons.

AR.—Pas mal ;—sais-tu, vieil ami, que notre dialogue ferait honneur à un roman ?

AL.—Oui, en vérité, oh ! s'il pouvait surgir de la terre en ce moment un romancier.... mais.... vois donc ces

arbres comme ils sont beaux, et la maison qui a une pose si majestueuse, vraiment, il est doux de dire avec Payne, *Home, sweet home !*

Ar.—*Yes, there is no place like home !*

Al.—Tiens ! je crois voir de la lumière dans la maison ; je présume que l'économe y a mis un homme de confiance avec mon oncle.

Ar.—Ton oncle ?

Al.—Oui, mon oncle, un frère de ma mère qui demeure avec la famille depuis mon départ ; cela semble t'étonner.

Ah ! pensa Albert, si mon pauvre oncle est aussi toqué qu'il l'était autrefois, je vais m'amuser avec ce pauvre Armand qui n'en sait rien.

Ar.—Mais oui, j'ignorais que ta mère eût un frère, d'autant plus que lorsque tu m'as promis de venir à St.-Jacques, tu fis la remarque que tu n'aimerais pas être seul chez toi en attendant le retour de la famille.

Al.—Bien vrai, mais je connais mon oncle de longue date, et nous pourrions être toujours ensemble que nous serions continuellement dans une parfaite solitude.

Ar.—Voici une idée qui est admirablement dépeinte par *Lord Byron* dans Childe Herold ; mais, revenant à notre sujet,—vous ne vous accordez donc pas ?

Al.—Nous ne nous accordions pas trop mal autrefois, mais nous n'avons jamais vécu sous le même toit. Mon oncle, vois-tu, est vieux garçon, et il est original comme tous ceux de sa secte.... Ah ! voilà un domestique qui vient à notre rencontre ; j'en suis bien aise, car je n'osais trop laisser les malles sans gardien sur le bord du rivage.

Domestique.—Bon soi' m'sieu' ; qui m'sieu ça yé ?

Al.—Tiens, c'est toi, vieux Jos, et tu te portes toujours comme un jeune homme.

DOM.—Mo' semb'e, mo' connai' voi' là.

AL.—Tu la connaissais autrefois, mais peut-être a-t-elle changé depuis la dernière fois que tu m'as vu.

DOM.—Mais, c'est 'ti mait'e; mo' peu pas croi' c'est vous, 'ti mait'e, tant vous grandi. Ah, ya! mais vous 'nomme a'c'theure.

AL.—Que veux-tu, il faut bien grandir. Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

DOM.—Ah! mo' di' vous, yé gagné nouvelle, mais triste nouvelle.

AL.—Triste nouvelle, ah diable! serait-il arrivé quelque malheur?

DOM.—Et oui, m'sieu', yé pé tendé magistrat ou mo' croi c'est *coroner* yé pé pellé nomme là.

AL.—Triste nouvelle, malheur! on attend le coroner! quelqu'un a donc été tué, mais parle donc, vieille tête de pois, explique-nous ce que c'est, pour le saint amour.

DOM.—Eh b'en, ti mait'e vou' nom' tchoué ain 'omme, et li si tant tracassé, mo' croi' li va bé'tôt perd'e la tête encore.

Après avoir questionné l'esclave sur les détails de l'incident, il l'envoya prendre soin des malles en attendant qu'il envoyât quelqu'un lui aider, et les deux amis continuèrent à s'acheminer vers la maison.

AL.—Je puis à peine me résoudre à croire ce que me dit ce nègre.

AR.—C'est en effet bien étrange.

AL.—Cette nouvelle se présente à mon esprit comme les souvenirs d'un cauchemar.

AL.—Hâtons-nous de nous rendre et nous saurons toute la vérité au sujet de cet homicide dont nous a parlé ton vieux domestique.

Quelques instants après, les deux amis gravissaient les marches de l'escalier. Toute la maison était illumi-

née, mais ce n'était pas cette lumière gaie aux rayons de laquelle les joyaux de la société se plaisent à échanger leurs compliments et à passer de longues heures en caquets et en ris, non, c'était une lumière blafarde qui semblait triste comme le silence qui régnait dans cette maison.

Au bruit de leurs pas quelqu'un sortit et vint à leur rencontre; c'était l'économe de la plantation. Après avoir échangé de mutuelles mais courtes salutations, le factotum de M. Dufont apprit aux jeunes gens qu'ils arrivaient en un triste moment.

—Le vieux Jos, dit Albert, nous a appris que mon oncle avait tué un homme.

—Malheureusement, c'est bien trop vrai, mais en de pareilles circonstances il n'est pas à blâmer.

Ar.—Il l'a alors tué à son corps défendant ?

—Pas précisément; je vais vous expliquer l'incident tel qu'il est arrivé. Permettez-moi de faire une remarque préalable. Tous les soirs, j'envoyais mon frère coucher ici pour tenir compagnie à votre oncle, et un domestique couchait dans un petit cabinet à l'extrémité de la galerie de derrière; hier soir, à la tombée de la nuit, un marchand ambulant s'est présenté, et a demandé à voir le propriétaire de la maison; mon frère et votre oncle se sont présentés. "Mon cheval, leur dit-il, est rendu; il peut à peine marcher et j'ai à me rendre à Bayou Goula ce soir; je me suis informé de la distance d'ici au lieu de ma destination, et l'on m'a répondu qu'il y avait six milles. J'ai dans ma carriole un paquet de marchandises assez lourd, je vous serais très reconnaissant si vous vouliez me permettre de déposer ce paquet dans quelque coin de votre maison jusqu'à demain matin; c'est le seul moyen auquel je puisse avoir recours

pour arriver au terme de ma journée, et il est très important que j'arrive à Bayou Goula ce soir.

Toujours prêts à rendre un service, et voyant là une occasion d'être miséricordieux en allégeant le fardeau d'une pauvre bête fatiguée, ils déclarèrent tous deux qu'il n'y avait aucun inconvénient, qu'il pouvait descendre le paquet et le déposer dans le corridor.

Ils se retirèrent de bonne heure; quelques instants après notre oncle alla trouver mon frère lui disant qu'il regrettait beaucoup d'avoir consenti à laisser ce passant déposer son fardeau dans la maison, car il était convaincu qu'il y avait un piége là dessous. Un piége! s'écria mon frère. Oui, un piége; je viens de passer au travers du corridor, et je m'aperçus que ce sac n'était pas immobile comme s'il eût contenu de la matière inerte, il ne contient pas quelquechose, mais quelqu'un.

Ils s'armèrent et allèrent s'assurer du contenu du mystérieux sac. Ils pénétrèrent silencieusement dans le corridor; mon frère saisit un bout du sac et le souleva, mais laissa tomber le fardeau en laissant échapper un cri de douleur. Une lame d'épée avait brillé à la lumière de la lampe et avait atteint mon frère à l'épaule. Votre oncle déchargea plusieurs coups de pistolet sur l'individu, et lorsque le sac fut ouvert nous trouvâmes ce que vous pourrez maintenant voir à l'endroit même où le fardeau fut déposé.

A quelque pas de la porte d'entrée était un cadavre gisant dans le sang; si l'ensemble de ce corps indiquait une forme humaine, la physionomie était si hideuse qu'elle semblait appartenir à une autre espèce de créature. Il n'y avait aucun trait caractéristique qui pût indiquer sa nationalité, tandis que les indices les plus forts du banditisme le plus grotesque étaient gravés sur son visage.

Lorsque les domestiqaes arrivaient avec les malles le

vieux Jos dit à l'économe qu'il avait entendu un hennissement dans la saulière et qu'il croyait que le passant au lourd fardeau s'y trouvait caché. Ceci paraiassant plausible, on envoya des hommes armés qui entourèrent la petite forêt de saules; un autre cri de cheval trahit le complice de celui qui venait de perdre la vie dans cette audacieuse tentative, mais il n'était pas prudent de pénétrer dans l'ombre à la poursuite d'un bandit; ils attendirent donc le jour et capturèrent ce personnage qui devait bientôt aller séjourner à Baton Rouge plus longtemps qu'il ne l'eût désiré.

(A continuer.)

Au Docteur Charles Turpin.

Gemma Amicorum.

La Nuit entr'ouvrant ses yeux bleus
Mène sa cohorte d'étoiles;
C'est l'heure des tendres aveux
Et des revenants sous leurs voiles.

Laissons gémir les voix d'antan,
C'est à minuit qu'elles reviennent,
Minuit quand s'éveille Satan,
Quand pleurent ceux qui se souviennent.

Dans la souffrance ou le plaisir
Songez à celle qui vous aime;
Ami, gardez son souvenir
Entre tous ceux qu'en route on sème.

Ces rayons, doux comme un regard
Vous caressant dans le silence,
Quand vous les reverrez plus tard,
Vous diront: " Ayez souvenance—"

LEONA QUEYROUZÉ.

Octobre 1885.

SONNET.

Sur une Pensée donnée.

La dernière pensée a fleuri ce matin
Et ce soir elle meurt, mais de vie altérée,
Un suprême moment elle échappe au destin
Et me regarde encor, pâle et désespérée.

Je n'ai pu la sauver ; d'une tremblante main
Je l'ai couchée ici cette même soirée,
Avec le souvenir des jours sans lendemain,
Avec tout mon printemps et mon âme ulcérée.

Cadavre du Passé, je te laisse à jamais ;
Triste et dernier fantôme, adieu, car désormais
Je ne te verrai plus ; que l'amitié te garde !

D'autres printemps viendront épanouir les fleurs,
Mais ce ne seront pas celles que je regarde,
Celles que je regrette et qui croîtront ailleurs.

LÉONA QUEYROUZE.*

* Désormais lorsque nos lecteurs rencontreront, dans le journal de l'Athénée, des écrits au bas desquels ils verront—CONSTANT BEAUVAIS,—qu'ils veuillent bien se rappeler que ce nom, qui d'ailleurs appartient à la famille de Mlle Léona Queyrouze, a été adopté par elle pour signer ses œuvres littéraires : nous tenons à honneur de faire savoir que CONSTANT BEAUVAIS est un enfant de la Louisiane, et que nous sommes heureux de l'avoir pour compatriote comme nous l'étions de pouvoir dire, en parlant de LÉONA QUEYROUZE : " C'est une des nôtres."

MISCELLANÉES.

PHYSIOLOGIE. — Les hommes occupés à des mouvements corporels éliminent par la peau, en 9 heures, autant d'acide carbonique qu'à l'état de repos en 24 heures. Un coureur anglais qui avait parcouru, en 100 heures, un chemin qui en aurait exigé 500 pour une marche ordinaire, n'avait pas perdu, après cet effort, moins de 24 livres du poids de son corps.

ASTRONOMIE. — Vitesse de la lumière par *seconde* 77,000 lieues.

La terre avance dans l'espace à raison de 650,000 lieues par *jour*. — CAMILLE FLAMMARION.

— Tous les mouvements célestes sont la conséquence de la loi "que deux molécules de matière s'attirent en raison directe du produit de leur masse, et en raison inverse du carré de leur distance." — NEWTON.

— La respiration est une combustion. Un homme brûle de 10 à 12 grammes de carbone par heure, 250 grammes environ par jour.

— L'idéal du genre humain est la paix sous la loi, la réconciliation définitive des nations.— MICHELET.

Publications reçues.

L'Italo-Americano de la Nouvelle-Orléans.

Le Franco-Louisianais.

Le Trait-d'Union.

L'Abeille.

Le Propagateur Catholique.

L'Opinion.

Le Meschacébé.

Le Réveil de St. Martinville.

The Medical and Surgical Journal.

Catalogue of second-hand books, ancient and modern. William Muhl, 52 Royal street, New Orleans.

Nouvelles soirées canadiennes.

Revue canadienne.

L'Aurore de Montréal.

Annuaire de l'Université Laval, 1886-87.

Concours ouvert aux architectes du Canada et des Etats-Unis.

Bulletin of the American Geographical Society.

Department of the Militia and defence of the Dominion of Canada. Report presented to Parliament.

Annual Report of the Commissioner of Patents. Washington D. C.

Bulletin du Cercle de St. Simon. Paris.

Bulletin de la Société d'Acclimatation de France.

Divers catalogues de Karl W. Hiersemann in Leipzig.

Asociacion rural del Uruguay.

Lois de pêche provinciales. De la part de M. Proulx de Québec.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux. Paris.

Le Bazar, organe officiel de l'Œuvre de la Cathédrale. Montréal.

